

QUI veut la peau du colonel ?

Jean-Michel Méchain
avec Hervé Prudon



LA TABLE RONDE

QUI VEUT LA PEAU
DU COLONEL ?

JEAN-MICHEL MÉCHAIN
AVEC HERVÉ PRUDON

QUI VEUT LA PEAU
DU COLONEL ?



LA TABLE RONDE
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2011.

ISBN 978-2-7103-6856-4.

www.editionslatable ronde.fr

À Lul.

Prologue

L'après-midi chante, ensoleillé. Les hommes semblent apaisés. L'automne au Kosovo, c'est la nature en flammes, mêlant des ocres et des jaunes pâles, les rouges, les bruns, les vert-de-gris. Nous roulons vers Novo Brdo, cité de l'argent et de l'or, fantôme acrobatique suspendu par un piton au sommet d'une montagne déchiquetée. Dans cette petite enclave désormais à dominante serbe se côtoient les restes d'une église byzantine qui a dû être somptueuse, de lourdes pierres sombres et blanches alternées, façonnées avec soin, une mosquée du XVI^e siècle, simple et gracieuse, aux murs blanchis, au petit minaret à l'élégance discrète, une tombe bektâchi ayant sans doute contenu les ossements de quelque janissaire, et partout, les vestiges d'une ville médiévale. Nous traversons Gračanica, passant devant le monastère puis longeant la rivière qui s'écoule du lac en surplomb. Déjà les premières pentes. Sur le stade à gauche, trois enfants tentent un jeu sans joie, sans vainqueurs ni vaincus. Ils doivent avoir entre douze et quinze ans. Ils regardent dans notre direction. Puis un véhicule de transport blindé s'arrête sur le bord de la route. Un poste de contrôle est en passe d'être installé là par les unités de la KFOR¹. Des Suédois ou des Anglais. Deux soldats tirent des herses, l'arme harnachée sur leur épaule. Un autre surveille de la tourelle.

1. La Kosovo Force (abrégée en KFOR) est la force armée multinationale mise en œuvre par l'OTAN au Kosovo, sur mandat du Conseil de sécurité de l'ONU. Elle a été déployée à partir du 12 juin 1999, à l'issue du cessez-le-feu accepté par Belgrade qui mettait fin à la guerre du Kosovo.

J'ai ralenti, passé mon bras par la portière, tendu ma carte verte : KFOR BB-03706-99. Pour Lul, un sourire a suffi.

Soudain, la route monte plus raide et nous entrons dans un défilé qui laisse entrevoir une vallée profonde. Sur le versant opposé, les crêtes sont éclairées par des rayons de soleil jouant comme des flammèches. Nous conversons, gravement. Depuis que nous travaillons en binôme au sein du Repfrance¹ au Kosovo, nous avons ri mais pas vraiment parlé du déroulement de nos vies, si différentes.

Au fond de la vallée s'étend le lac de Gračanica, miroitant par endroits et en d'autres assombri par les parois austères qui le surplombent. Plus avant, le plan d'eau s'élargit. Alors que de notre côté, nous sommes toujours très en hauteur, une vaste pente douce se dévoile en face, sur laquelle paissent des moutons. Partant de la lisière d'une forêt de petits chênes verts, elle est couverte d'herbes cramées, jaunes comme du foin, et vient mourir le long du lac. Au loin, deux fermes fument derrière de grands peupliers, pinceaux pensifs dressés vers le ciel. Des vaches sont parquées à proximité. Un chemin serpente qui semble venir du col au-delà du lac et mener vers une grève.

Je gare la voiture sur le bas-côté. Depuis le promontoire, nous admirons le spectacle en échangeant des banalités qui ont la fraîcheur de l'air. Tout est silencieux, nous invitant à la même retenue. Que peuvent se dire une jeune franco-albanaise de vingt ans, à l'enfance difficile, aux combats incessants, et un colonel de gendarmerie de deux fois son âge, qui renaît de ses déceptions sur le théâtre des opérations ? Nous regardons nos mains qui se touchent, jouent ensemble, s'étreignent, et nous nous serrons tendrement l'un contre l'autre. Les cheveux de Lul flottent au vent, s'échappant par mèches brunes de son chignon. Elle allume une cigarette, les lunettes de soleil relevées sur le haut de la tête.

1. État-major commandé par un général intégré dans la chaîne de commandement de l'OTAN, le Repfrance a pour mission de veiller à la préservation des intérêts français sur le théâtre d'opérations.

Brusquement je me lève et dis : « Allons-y, allons voir en bas sur le bord du lac. » Le soleil arrive en même temps que nous sur ce qui ressemble à une plage de sable noir.

Nous devons rompre ce moment où la mélancolie et le désir s'affrontent. Nous repartons, et après avoir franchi un petit pont de pierre et de bois, j'engage la voiture sur un chemin chaotique qui dessert les champs.

Au RepFrance il y a un pot informel où Lul est conviée sans façon. Notre secret, elle me prie de n'en rien montrer ou dire, pour ne gêner personne.

« Novo Brdo... ai-je chuchoté.

— Gračanica », a-t-elle répondu.

I

20 mars 2000, 7 heures du soir. On n'a pas sorti les terrasses pour le printemps qui vient. Je suis en vitrine d'une brasserie, place Gambetta, dans le XX^e arrondissement de Paris, devant un Ricard dont l'aspect blanchâtre et trouble absorbe mes pensées. Alors j'absorbe le Ricard, comme un médicament. Paris, merde. Ce n'est pas là que j'avais prévu d'être, dans le rond central de ce quartier qui ne demande qu'à vivre, le Père-Lachaise en contrebas l'y invite fortement. Je suis un provincial de Charente, pays qui a donné à la France le cognac et des pantouffles en flanelle écossaise. Non, ce n'est pas là que j'avais prévu d'être. Au moins j'attends Luljana, qui a pu s'arracher au travail pénible qu'on lui avait attribué dans la montagne après mon départ, et à la chambre qu'elle devait partager avec une sorte de primate. Elle a connu dans son enfance d'autres humiliations, et sait sortir digne des pires vicissitudes.

Lul apparaît en compagnie de Dorina, sa confidente, que j'avais vue à Mitroviça, et du fiancé de son amie. On prend un pot, on va dîner dans une gargote. Lul, qui a trouvé à louer un deux-pièces rue du Capitaine-Ferber, vers la porte de Bagnolet, nous propose de finir la soirée chez elle. Tandis que nous marchons d'un bon pas, le long de l'hôpital Tenon, j'ai un curieux pressentiment. Je n'en dis rien. J'écoute les bruits de la forêt...

Au débouché de la rue Pelleport, rue du Capitaine-Ferber, une épicerie tunisienne diffuse gratuitement de la musique arabe. Seul commerce allumé, avec en devanture des fruits et des légumes, et le sourire du patron. Des voitures sont garées des deux côtés, contrevenant au règlement. Nous atteignons le carrefour, plus éclairé, où un bâtiment de la RATP domine la bouche du métro Porte-de-Bagnolet. C'est la place Édith-Piaf – mais ce qui vibre à mes oreilles, c'est pas l'hymne à l'amour. L'immeuble n'est plus qu'à quelques pas. Soudain, je dis à mes amis : « On n'est pas seuls, alors je vais vous abandonner. Continuez comme si de rien n'était. »

Arrivé à la hauteur d'une camionnette en stationnement, je m'accroupis dès qu'elle nous masque. Lul poursuit son chemin sans demander d'explications. Ils ne sont que trois à émerger de l'ombre du véhicule. Ils traversent la rue, la remontent, tandis que moi, les jambes repliées en canard, je remonte en parallèle toute la file de bagnoles garées contre le trottoir pour aller me planquer dans une entrée d'immeuble assez profonde.

Avant même que Lul et ses amis soient en dehors du cadre, je vois une fille qui bouge, en face, elle sort son nez, le rentre, tend son cou, comme un suricate, elle surveille. Elle se découvre et avance jusqu'au milieu du trottoir. Du haut de la rue descend alors un homme, du genre à qui l'on cède la place quand il y en a pour trois. Je passe derrière lui sur la chaussée, caché par les voitures. Je le vois rejoindre la fille. Deux, ça n'en fait pas une association de malfaiteurs, mais j'ai dans l'idée qu'ils sont là pour moi, et que leurs intentions ne sont pas pacifiques.

Je suis encore en haut de la rue, et je pense qu'ils me cherchent en bas. Cache-cache. J'accélère le pas. Comme la fille remonte à son tour, elle me croise, me regarde et se demande ce que je fous là. Ce n'était pas prévu dans leur dispositif. Elle comprend que le chassé devient chasseur,

la proie va fondre sur son prédateur. Je suis à cinquante mètres, trente mètres, vingt mètres, dix, cinq, deux, trop sûr de moi.

L'homme traverse. Puis un autre mec apparaît, sortant du métro Pelleport, il me regarde dans les yeux, et fait comme s'il s'en allait retrouver tristement sa famille. Il m'emmène dans son sillage. On se dirige vers le petit épicier arabe qui écoute son zinzin. Au moment où on y parvient, le type triste devant moi a tellement ralenti le pas qu'il peut sentir mon odeur, si j'en ai une, et entendre mon souffle, parce qu'on se balade, mine de rien.

Je sors mon téléphone, le remets dans ma poche, il n'a vu que la bakélite, il entre blême dans la boutique. Je me cache dans les fruits et légumes, pas bien loin, contre l'auvent qui précise que c'est ici qu'on en trouve.

Le type triste ressort, il faut bien, je lui tombe dessus, il le faut aussi.

« Vous suivez qui ? Vous cherchez quoi ? De la tune ? J'en ai plus. La baston ? J'y tiens pas.

— Tout va bien, lâche l'autre.

— Vous voulez juste faire connaissance ? Je suis le colonel Méchain. »

Quand je sors ma carte de ma veste en cuir, le type doit croire que je vais dégainer un flingue. Il m'a vu ranger mon portable, mais c'est la nuit qui tombe, il a peur de la nuit, qui fait sortir les armes de leurs placards.

« Tu l'auras pas, ta bastos », lui dis-je.

Il recule néanmoins, effrayé, balbutie, regimbe, extirpe son téléphone de sa poche de blouson, le tripa-touille dans le même geste.

« Tu as vu ma carte professionnelle, tu as vu les couleurs. Il n'y a pas marqué permis de tuer. Si tu as des questions à poser au colonel Méchain, de la gendarmerie française, c'est maintenant. »

Je range ma carte. Il me sourit. Vicieusement. Parce qu'à ce moment-là, un comparse venu par-derrière me

ceinture. Je me retourne d’instinct, défais la prise, repousse l’agresseur – je le prends comme tel. En me décalant du mur de l’épicerie, je vois une poignée d’arsouilles et autres champions du kick-boxing débouler vers nous. Parmi eux Dominique Gevrey, quarante-trois ans, ex-militaire, ex-spécialiste des mercenaires à la Bob Denard, en Afrique ou ailleurs, et qui fera parler de lui dans l’affaire de pseudo-espionnage chez Renault en 2010. Sur le trottoir, ils sont cinq ou six, avec la suricate-woman. On a relevé les babines, sorti les crocs. On se vouvoie puis on se tutoie franco. Flics et voyous. Barbouzes. DST¹ ? DPSD² ? Moi, soudain ni officier ni gentleman, je suis là pour sortir indemne de ce quartier voisin du Père-Lachaise, et aller retrouver sinon les bras de Luljana, au moins ceux de Morphée, dans ma chambre de moine près du Champ-de-Mars.

Certes, je me suis débattu, mais ils m’ont immobilisé. Il ne me reste que la morgue.

« Allez-y, connards. Vous voulez une victime ? Un martyr ? La presse adore. Et puis la République reconnaîtra les siens. J’ai trente ans d’armée derrière moi.

— Mais elle se fout de toi, l’armée. Tu n’intéresses personne, Méchain, pas le moindre pigiste d’un torchecul distribué gratuitement ne pondra deux lignes sur toi. T’es fini, foutu. Tu sais ce qu’elle te demande, la République ? De fermer ta gueule. Elle en a marre que tu l’ouvres. Capito ? »

Aux dernières nouvelles, avec la DGGN, la direction générale de la gendarmerie nationale, j’étais en délicatesse, en bisbille, incertain, mais pas en disgrâce. Le vent ne m’était guère favorable. Je n’étais pas reparti comme je le désirais pour une autre mission de six mois au Kosovo, propre à finaliser la première. D’autres, pourtant, le voulaient aussi : le général Repfrance Thomann,

1. Direction de la surveillance du territoire.

2. Direction de la protection et de la sécurité de la défense.

Bernard Kouchner, l'administrateur représentant l'ONU, mon interprète Luljana, des correspondants albanais, des Kosovars, des Serbes. Le remplacement de Thomann au terme de son mandat par un général d'une autre sensibilité politique, Le Miere, ainsi que la valse des généraux dans les hautes sphères de ma hiérarchie parisienne, consécutive à l'affaire des paillotes corses, avaient décidé sans appel de mon sort. Je n'avais eu d'autre issue que de remballer mes projets, mon barda, interrompant le fil des relations nouées, réduisant à l'état de mensonges les promesses, les engagements auprès des populations locales, des milieux artistiques, socio-culturels, ou encore du SHIK, le service de renseignements de l'UCK¹. Et là, maintenant, on lâche les chiens sur moi.

« Qu'est-ce que t'en dis, pignouf ?

— Je t'emmerde.

— Le bouffon t'emmerde, Dominique...

— Tenez-lui les jambes. »

Gevrey m'exécute froidement, il m'expédie un coup de latte qui m'envoie les organes génitaux à l'intérieur du ventre, dans des profondeurs médicales. Je n'ai pas vu venir l'agression gratuite. Je fléchis, réfléchis, reprends mon souffle. Ces gars-là peuvent me démolir la gueule s'ils deviennent enragés. Il y a des moments où la raison cartésienne se joue de la boxe thaïlandaise. Je gueule, tout d'un coup, je hurle, j'ameute. Bien sûr, aucune fenêtre ne s'ouvre, pas une lumière ne s'allume, pas un piéton n'accourt. Mais eux doivent entendre la sirène qui leur indique que la journée est finie. On débauche. Gevrey leur indique du menton par où s'exfiltrer. Rue Pelleport. Je les vois filer ensemble comme un commando léger.

Quelqu'un m'a entendu crier et a appelé les flics. Ils m'ont trouvé plus plié qu'assis sur un pliant cassé pro-

1. Armée de libération du Kosovo (albanaise).

posé par l'épicier qui s'efforce de me faire boire un peu d'eau.

« Mange une orange, me propose-t-il.

— C'est lui ? demande le flic.

— Je suis colonel de gendarmerie. J'ai été agressé.

— Vous avez vu quelque chose, vous ? lance-t-il à l'épicier.

— Ça s'est passé sur le côté, derrière l'auvent, très vite. J'ai entendu l'échauffourée, mais va savoir, inspecteur, si c'est pas des jeunes qui s'amuse, des ivrognes, ou encore des couples en chammaille...

— Bon, j'ai compris. Vous ne savez rien. Ça s'est passé quand ? »

Il s'est retourné vers moi pour poser la question.

« Tout de suite.

— Qu'est-ce qu'on attend ? »

Ils m'embarquent avec eux. Nous n'avons pas à aller bien loin. Dans les phares, au métro Pelleport, ils sont là comme un bouquet de violettes prêt à se faire cueillir. Sirène, demi-tour en fer à cheval, le véhicule cogne le trottoir en biais pour s'immobiliser contre les jambes des présumés coupables.

Dominique Gevrey n'est pas impressionné par une voiture qui joue les chars d'assaut, ni par un policier chargé du maintien de l'ordre. Gevrey a fait l'Afrique, l'Afrique a fait Gevrey. Il demande à l'officier de police de s'écarter un peu. Il lui présente ses, ou des papiers. Je crois entendre qu'il argumente, allègue que c'est une affaire qui dépasse, outrepassé et se passe des pouvoirs de la police. Secret-défense. Affaire d'État. Imbroglie politico-judiciaire. Il ne peut pas tout dire, pour cause d'enquêtes en cours. Pendant ce temps, j'appelle de mon portable le centre opérationnel de la gendarmerie. J'ai le cabinet du directeur en ligne.

« Voilà, voilà la réalité de la République ! On ne me reçoit pas, mais on me fait suivre et tabasser en pleine rue par des gros bras de la DPSD. »

Je demande à mon interlocuteur, un officier du cabinet, de prévenir immédiatement le directeur général parce que le lendemain, la presse va se faire l'écho de mon agression. En face j'ai un mur mou, un hamac, qui finira général en Nouvelle-Calédonie. Dans la foulée, j'appelle Brigitte Rossigneux, du *Canard enchaîné*. Je lui dis tout le plus vite possible, avec le peu de voix qu'il me reste. Elle m'assure qu'elle va en parler dans la prochaine édition.

Nous sommes le 20 mars 2000. Une campagne médiatique démarre, la seconde, qu'on pourrait appeler celle du « secret-défense ».

★★
★

5 janvier 2000, Pristina, Kosovo. Note du général de division Jean-Claude Thomann, Repfrance :

Style de commandement :

Officier de classe exceptionnelle, ayant un sens remarquable des relations humaines et qui sait susciter l'adhésion.

Appréciation générale :

Conseiller juridique du général du Repfrance, le colonel Méchain s'est imposé d'emblée au sein des instances internationales au Kosovo par sa compétence, son entregent, et sa très vive intelligence. Cultivé et incisif, il s'est vu confier des responsabilités sans cesse élargies et a été un élément fondamental de l'influence de la France au Kosovo.

Très fort potentiel.

Récompense :

Un témoignage de satisfaction du ministre de la Défense est demandé.

★★
★

J'essaie de joindre Lul lorsque l'officier de police réapparaît en plaisantant avec Gevrey. Je raccroche et range mon portable. Geste équivoque : l'officier de police me demande si je suis armé.

« À Paris ? Vous plaisantez. »

Gevrey affirme le contraire, son acolyte triste a vu mon arme furtivement, il pourrait la décrire. Une arme à feu noire, métallique, féminine. J'ai assez mal au ventre pour ne pas rire.

« Êtes-vous un homme dangereux, colonel Méchain ? Un homme scandaleux ? » me demande l'officier de police.

Qu'est-ce qu'il me veut, à la fin ?

« Criez-vous souvent dans la rue ? Ça vous plaît, le barouf ? Êtes-vous alcoolisé ? Dépressif ? Diriez-vous que vous êtes anxieux ? Et où sont passés vos amis ? »

Je suis transféré au commissariat local du XX^e, où je dépose plainte contre X. tandis que X., lui, est entendu dans une pièce attenante. Je demande à être examiné au plus tôt par un médecin, compte tenu de la violence du coup que j'ai reçu et de la douleur qui persiste. Une heure plus tard, on m'emmène sans se presser à l'Hôtel-Dieu. Si je ne m'attendais pas à ce qu'on sorte le gyrophare et qu'on grille les feux rouges, je me rends bien compte qu'on veut gagner du temps pour joindre qui de droit. On me demande si ça va, les oreillons.

Avant que je quitte le commissariat, la responsable de la police s'est entretenue avec moi, une petite com-

missaire tout ce qu'il y a de bien, gênée, compréhensive, me demandant de l'être. Elle avait pris des contacts – la DPSD, un colonel, les échos dans la presse, c'était chaud – pour que sa hiérarchie sache bien qu'elle avait fait son job. Je l'ai rassurée. Puis j'ai voulu joindre Lul, mais elle ne s'est pas sentie autorisée à me laisser l'appeler. Elle n'avait pas les éléments en main pour être décisionnaire en matière de terrorisme. Je n'ai pas compris d'où elle sortait ce mot. Elle avait été contactée par le ministère de l'Intérieur et la machine administrative s'était mise en route sans s'occuper de mes testicules endoloris. Il était clair qu'on voulait étouffer l'affaire en haut lieu.

À l'Hôtel-Dieu, on m'installe en salle d'attente, sur une chaise en plastique dont le flic qui m'est assigné a fait gicler un môme qui s'était fait mordre par son chien. Un infirmier vient me voir, il me sourit, bonnasse, puis c'est au tour d'une interne, attentive, tout un ballet de prévenances. Ça sent le dispensaire, la crasse, l'eau de Javel, les poux, le pus, et le tabac. Je demande à sortir prendre l'air. C'est pour appeler Lul, mais mon flic préfère que mes ballustines ne lui pètent pas dans les pattes, « Restez tranquille, colonel ». Il me confiera à un interne un peu plus tard et regagnera son commissariat, ses copains. Moi, avant de regagner ma petite chambre dans le VII^e arrondissement, je grelotterai sur le trottoir, jusqu'au Châtelet où j'irai prendre un grand crème, j'en ai ma claque, Lul, je ne sais pas ce qu'ils me veulent.

Au matin, j'appelle la direction générale à qui je signale précisément les faits en stipulant que je tiens à ce qu'il y ait un minimum de réactions. Le général D. ne tarde pas à me rappeler.

« Qu'est-ce qui se passe, Méchain ? Où est le problème ?

— J'ai été agressé en pleine rue par des bourriques de la DPSD. Pour moi, c'est un problème.

— Vous êtes un homme, un coriace, vous survivrez.

— Un officier, mon général, je suis un officier.

— Écoutez, nous ne sommes pas seuls dans cette affaire. Certaines forces nous dépassent, des nébuleuses. Des sphères où nous n'entrerons pas. La politique, Méchain, la politique...

— Mais je l'emmerde, la politique !

— Vous êtes fou, Méchain. Vous devriez faire profil bas, filer doux, courber l'échine. Conseil d'un soldat avisé. »

Il a raccroché ; son thé refroidissait. Je vois bien qu'au sein de la direction générale, la hiérarchie fait bloc et veut à l'unanimité se laver les mains du cas Méchain. La nouvelle équipe, celle que j'ai trouvée à mon retour du Kosovo, est totalement différente de celle qui m'y avait envoyé, et je mesure pleinement la lâcheté de mes interlocuteurs. Vers qui me tourner ? Mêler Luljana à tout ça ? Elle est interprète, mais là-bas, elle travaillait aussi pour les renseignements – comme moi. Elle sait des choses, trop sans doute. Pas envie de l'appeler. Je sens naître en moi la solitude et l'intranquillité qui me rejettent d'un coup d'épaule contre les murs et vident de tout sens le passé récent.

Il y a un an, j'avais une femme, Agnès, deux enfants brillants, un grand appartement versaillais, une maison en Saintonge. J'étais chef du bureau analyse et prospective à la direction générale de la gendarmerie nationale et sans rêver, je pouvais espérer être général à cinquante ans. Je m'emmerdais comme un rat mort quand Lallement, des Opérations et de l'Emploi, m'a réveillé les moustaches, ks, ksovo, Kosovo... Il y avait encore la guerre, il fallait préparer la paix.

★★
★

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ
D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE PAR
L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE EN
SEPTEMBRE 2011, POUR LE COMPTE
DES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE.

Dépôt légal : octobre 2011.

N° d'édition : 184207.

N° d'impression : •••••

Imprimé en France.



Qui veut la peau du colonel ? Jean-Michel Méchain et Hervé Prudon

Cette édition électronique du livre

Qui veut la peau du colonel ?

de Jean-Michel Méchain et Hervé Prudon

a été réalisée le 26 janvier 2012

par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782710368564 - Numéro d'édition : 184207).

Code Sodis : N495262 - ISBN : 9782710368588

Numéro d'édition : 232660.